

Oui, même à cette heure où je parle, quel est le penseur, à quelque école qu'il appartienne, qui ayant une fois senti le bonheur de la lumière, ayant entrevu l'horizon immuable où siège la vérité, n'a pas désiré léguer à ses semblables de si beaux moments, fixer l'éclair, et en faire un jour plein et inaltérable ? Quel est en Europe le philosophe ou le législateur, vraiment digne de ce nom, qui n'ait songé à l'unité des esprits, qui n'ait gardé en tremblant le sol où nous vivons, et ne se soit demandé s'il ne se présentera pas enfin une solution équitable autour de laquelle toute humanité viendrait se reposer et s'embrasser.

Bien des puissances, Messieurs, se sont déjà offertes pour accomplir cette œuvre. J'en dirai trois, où toutes les autres ne forment que des nuances. La première est la puissance, ou, si vous l'aimez mieux, la philosophie rationaliste.

Cette philosophie raisonne ainsi : nous possédons les premiers principes certains, puisque, dans l'ordre logique, dans l'ordre moral, dans l'ordre mathématique, dans l'ordre physique nous avons des points de départ vivants, c'est-à-dire qui renferment des conséquences ultérieures et illimitées, pourquoi n'en tirerions-nous pas toute la vérité, comme on tire d'une mine tout l'or qui y est caché ? Si les principes n'étaient pas féconds, s'il ne contenaient qu'eux-mêmes, et rien au-delà, tout serait dit, toute espérance de conquêtes futures serait une vaine illusion. Mais puisque le contraire est manifeste, pourquoi ne pas penser que Dieu nous a donné, dans le trésor primitif de notre entendement, le germe de toute science et de toute vérité ? Sans doute, il faut du temps, de la patience, le travail et l'expérience des siècles ; mais les siècles ne nous manqueront pas, le travail non plus, le génie pas davantage, et enfin le jour viendra où la dernière pierre sera posée, le temple illuminé jusqu'au faite, et le règne de l'unité fondé pour jamais. Logiquement, Messieurs, c'est-à-dire, en ne consultant que l'ordre des idées, on ne voit pas clairement pourquoi il n'en serait pas ainsi. Mais voyons les faits car, vous le savez, c'est la réalité qui décide de tout. Voyons donc si la philosophie rationaliste, et j'entends la bonne philosophie rationaliste, celle que cherche sincèrement à affirmer et à édifier, la philosophie de grands hommes que je nomme tout-à-l'heure, Pythagore, Socrate, Platon, Confucius ; voyons, dis-je, si elle a fondé une société intellectuelle publique, l'unité publique des esprits ? Et, pour le mieux découvrir, recherchons d'abord quelles sont les conditions nécessaires à l'existence d'une semblable société.

Sans idées communes, point d'unité des esprits ; et, par conséquent, point de société intellectuelle. Mais des idées communes ne suffisent pas encore à cette fin : il faut, de plus, qu'elles soient immuables. Car, si les idées communes sont passagères, mobiles, variables, le ciment des esprits sera lui-même passager, mobile, variable ; il cédera au moindre souffle, au premier accident, et l'unité ne sera qu'une union superficielle et trompeuse, telle qu'on la trouve dans les factions et les partis. L'immutabilité des idées est à la fois la racine et l'intrinsèque de l'unité.

Il est, en outre, nécessaire que les idées communes soient des idées fondamentales. Car, établir l'unité des esprits sur leur accord en des points de peu d'importance, tandis qu'il seront divisés sur les choses capitales, c'est se moquer du sens commun. Or, il n'y a d'idées fondamentales que celles d'où dérive l'activité de l'homme et les idées d'où dérive l'activité de l'homme sont celles qu'il se fait sur le principe, le but et la fonction de sa vie. Tant que l'homme n'est pas d'accord avec l'homme sur cette triple base, il ne se rencontreront jamais dans une même pensée et dans une même action, si ce n'est en des matières qui n'ont aucune valeur et où leur alliance d'un moment ne saurait faire d'eux un seul esprit.

Enfin, les idées constitutives de l'unité intellectuelle doivent être reconnues et acceptées librement de l'intelligence ; car, si ce n'est pas l'intelligence qui les reconnaît et les accepte librement, leur présence dans l'entendement est un phénomène étranger à l'ordre rationnel, un résultat de violence, d'habitude, d'aveugle ou de fatalité, caractères qui excluent toute apparence de société intellectuelle entre des êtres soumis seulement à la misère d'une même oppression.

Ainsi, pour qu'il y ait unité des esprits il faut qu'il y ait entr'eux des idées communes, immuables, fondamentales, librement reconnues et acceptées de l'intelligence ; et pour que cette unité constitue une société intellectuelle publique, il faut en dernier lieu que les idées qui en forment la base ne soient pas le privilège de quelques-uns, mais que tous les éléments vivants de l'humanité y prennent part, y soient réellement associés, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis le pauvre jusqu'au prince, depuis le plus ignorant jusqu'au plus savant. Dans le cas contraire, la société perdrait son caractère public pour ne plus être qu'une caste ou une académie.

Maintenant, Messieurs, j'en appelle à vous. La philosophie rationaliste la plus parfaite et la plus respectable a-t-elle fondé un dogme public ? Le dogme public est ce que je définissais tout à l'heure, c'est-à-dire un ensemble d'idées immuables fondamentales, librement reconnues et acceptées par les intelligences de tout rang. Je vous répète la question : la philosophie rationaliste a-t-elle fondé quelque part, au lieu et au temps que vous venez de me dire, un dogme public ? Non, mille fois non. La philosophie rationaliste a créé des écoles ; voilà tout ; et qu'est-ce qu'une école ? L'assemblage de quelques disciples autour des opinions d'un maître. Et qu'est-ce qu'un disciple ? Un homme qui adopte quelques idées, quelques procédés d'un autre homme, à la condition de les quitter, ce fût ce que pour le plaisir légitime de l'espérance formée de devenir maître à son tour.

plus humble et plus sérieux. A cet âge où la raison s'éveille et où la simplicité du cœur n'est pas encore perdue, on vient entendre un homme éloquent on se laisse aller au contrairement ingénieux de sa parole, on s'abandonne au vent de son inspiration, on croit en lui. Mais vient l'âge de la priorité de soi, l'âge de la maturité, l'âge où l'on a pesé soi-même et les autres, alors, adieu le maître, adieu l'obéissance, adieu cette chère et noble amitié des jeunes ans, qui faisait que notre pensée était la pensée des grands hommes ou du moins de ceux que nous appelions généreusement de ce nom là. Aristote ne jugera plus par Platon, il jugera par personne. A quarante ans, quel que soit l'homme, l'homme n'est plus le disciple l'homme. Certes, Messieurs, cette capitale est grande, elle contient, je le crois, beaucoup d'esprits éminents ; eh bien, si vous en rencontrez jamais un qui soit le disciple d'un autre, je vous conjure de venir me l'apprendre ; j'irai voir ce prodige que je n'ai point encore eu l'occasion d'admirer ; et j'oserai me dire, avant de quitter ce monde : J'ai vu un homme qui avait un disciple !

Admettons, si vous voulez, que les écoles philosophiques, malgré l'inconstance de leur doctrines, aient temporairement quelque ombre d'unité, elle ne formeront point encore une société intellectuelle publique ; rassemblant dans son sein tous les éléments vivants de l'humanité, mais bien une académie d'esprits privilégiés, conservant loin du vulgaire la mémoire et les idées d'un homme ignoré de la foule. La philosophie rationaliste ne s'en cache point. Récemment, un de ses jeunes adeptes, tout en revendiquant pour elle, par une expression ingénieuse autant que hardie, l'honneur et la puissance du *ministère spirituel*, déclarait résolument qu'elle n'était pas capable encore de l'exercer, si ce n'est à l'égard des esprits cultivés. Le reste, c'est-à-dire quand on connaît le monde, presque tout le monde, le reste appartenait de droit, et bien heureusement, à l'action plus générale et plus maternelle de la doctrine catholique. Qu'est-ce, Messieurs, qu'une institution, si ce n'est une institution qui, après six mille ans de travaux, puisqu'on faisait déjà de la philosophie avant le déluge, ne craint pas de s'avouer incapable du *ministère spirituel* à l'égard de presque toute l'humanité ?

*A continuer.*

Nous avons déjà rapporté les revers que les naturels de la Nouvelle-Zélande avait fait éprouvée, aux Anglais à peu de distance l'une de l'autre. Héki leur chef, par respect et considération pour Mgr. Pompallier, avait épargné dans le sac de la ville de Korareka, la maison et les autres propriétés qui lui appartenaient. Ce chef converti et baptisé autrefois par des missionnaires méthodistes n'en témoigne pas moins de mépris pour eux. Il se sert de la Bible contre eux, il les bat avec leurs propres armes ; quand on argumente contre lui ; il répond avec des textes. Mgr. dans la lettre qu'il adresse à ce chef Sauvage, bien loin de le laisser s'abuser, et de l'encourager dans ses agressions, lui dit qu'il n'est pas assez fort, pour lutter avec les Anglais, qui tôt ou tard l'écraseront du poids de leur pouvoir, et en conséquence, il l'engage à prendre des voies pacifiques, et en a appelé à la reine d'Angleterre. C'est là le sujet de la première lettre de Mgr. Pompallier que nous allons rapporter telle que nous la trouvons dans un journal français.

*A Jean Heki, en séjour à la tribu de Jaimai.*

De Korareka, le 31 janvier 1845.

Monsieur Jean Heki,

Salut. Voici les choses que j'ai à te dire. J'ai appris par le P. Petit que tu désirais que j'allasse te voir. Cette parole m'a été agréable, mais je ne puis aller à toi de si tôt, à cause de mes nombreuses occupations et de la fatigue où me laisse un long voyage que je viens de faire sur mer, car je ne fais que de revenir à la Nouvelle-Zélande. Pour le moment donc je ne t'envoie que cette lettre. Plus tard je te verrai, peut être quand j'aurai achevé quelques-unes de mes occupations, et quand j'aurai repris mes forces, alors j'irai à Hokianga par Haikohe (tribu où il demeure). Ne dis pas que le cœur de l'évêque est troublé. Non, mon cœur n'est point affaibli ; ce n'est que mon corps qui l'est. Jamais ne s'éteindra l'affection que je te porte, ainsi qu'à tous les peuples indigènes de cette île. Mais voici les choses que j'ai à te dire :

Tu dois penser que mes paroles ne sont pas celles d'un chef établi pour régier les intérêts de ce monde, mais sois persuadé aussi qu'elles ne sont nullement de la déception. Oui, Jean Heki, et vous tous Nouveaux-Zélandais, je vous aime tous beaucoup, soit ceux qui se sont engagés à l'aveugle dans le protestantisme, soit ceux qui n'ont tourné à aucune religion. Mais j'aime aussi tous les étrangers ; je désire beaucoup qu'ils vivent dans le bien et que toutes les personnes de cette île y vivent également. C'est pourquoi une profonde tristesse me pénètre le cœur à cause des semences de guerre qui croissent dans la Nouvelle-Zélande. Car, à peine arrivé, j'ai appris que tu as renversé à Korareka le pavillon anglais. C'est là probablement la raison pour laquelle l'espace va être en feu (expression figurée des Zélandais tirée du feu et de la fumée qui se font en l'air dans les combats au fusil) et les navires détruits. Vois, je n'aime pas à cacher ma pensée. Je te dis donc : Vous ne serez pas assez puissant pour résister longtemps aux Anglais, c'est-à-dire à leurs soldats, qui sont en grand nombre de mille au delà des mers. Vous manquerez bientôt aussi de poudre ; puis, tous les chefs nou-